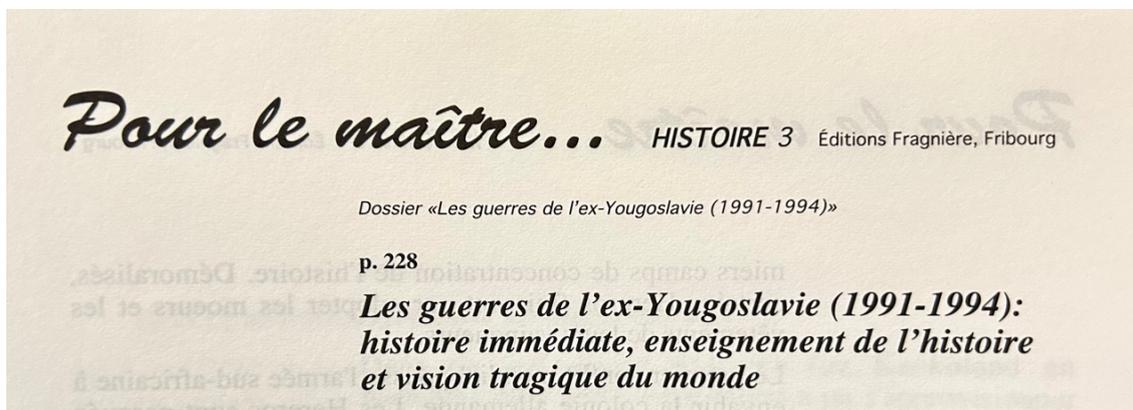


Histoire immédiate, histoire enseignée, atrocités et vision tragique du monde

Le cas des conflits de l'ex-Yougoslavie (1991–1995)

In : *Pour le maître...* du manuel *Histoire 1-2-3*,
Fribourg: Éditions Fragnière, 1995



« La meilleure façon de rendre hommage aux disparus de camps
c'est de contribuer à l'établissement de la vérité sur le destin qui a été le leur » ¹

Ce dossier a été réalisé en 1995 alors que les conflits étaient encore ouverts, sans éluder aucun de leurs aspects, même porteurs des pires atrocités. On se trouve donc en pleine «histoire immédiate» par une approche contemporaine aux faits examinés, un «rapport d'enquête», **ἱστορία** en grec classique, avec des sources et une bibliographie antérieures à 1995. Toutes proportions gardées, c'est bien ainsi que procédait Hérodote dans ses *Histoires*.

Une analyse ultérieure aura davantage de recul. Ainsi, pour ne prendre qu'un seul exemple, l'interview de l'historien Jacques Semelin, directeur de recherche au CNRS, paru dans *L'Histoire* en 2006 : <https://www.lhistoire.fr/pourquoi-les-yougoslaves-sont-entretués>

¹ Serge Klarsfeld, «La justice et l'histoire du temps présent» (*Écrire l'histoire du temps présent*, Actes de la journée d'études de l'IHTP Paris CNRS 14 mai 1992, Paris CNRS Éditions 1993, p. 383).

Avertissement

*Est-il possible d'établir une telle vérité,
qui implique qu'on établisse aussi des responsabilités?
En quoi peut-elle concerner les élèves de nos écoles?*

Sur 432 régimes d'État recensés entre 1900 et 1987 dans le monde, 141 (un tiers) ont commis des génocides et on estime qu'au total 170 millions de civils sont morts sous les coups des dictatures. Or deux fois seulement, les coupables ont été jugés et condamnés, aux procès de Nuremberg et de Tokyo en 1945-1946, à la fin de la Seconde Guerre mondiale. Depuis lors, la Guerre froide a empêché tout nouveau procès de ce genre (il faut un consensus entre les grandes puissances), jusqu'au drame bosniaque dont la médiatisation des horreurs a produit un effet si fort sur l'opinion mondiale que la décision de constituer un Tribunal pénal international pour l'ex-Yougoslavie a pu être prise en 1993. Les principaux responsables des exactions commises dans cette région du monde, porteurs des chefs d'accusation de crime contre l'humanité ou de génocide, les plus graves charges du domaine pénal international, courent longtemps encore.

Les conflits de Bosnie marqueront donc l'histoire et pourtant il est encore impossible de traiter en parfaite connaissance de cause une telle question d'histoire immédiate, c'est-à-dire d'exposer un ensemble aussi complexe de faits tels ceux qui concernent les conflits de l'ex-Yougoslavie entre 1991 et 1995, de déterminer exactement leurs causes, d'évaluer leur portée, de dégager absolument des responsabilités. Or les responsabilités ne ressortissent pas simplement d'un tableau rapide des événements qui se déroulent à portée de nos médias. Entre l'histoire «immobile» de l'homme dans ses rapports avec son milieu, et l'histoire événementielle, brûlante, dont il faut se méfier de la compréhension immédiate, il y a en effet

« Une histoire lentement rythmée, (... où) les forces de profondeur sont à l'œuvre dans le domaine complexe de la guerre. Car la guerre, nous le savons, n'est pas un pur domaine de responsabilités individuelles ».

BRAUDEL Fernand, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*. 1., Paris Armand Colin 9^e édition 1990 (Préface à la première édition, 1946/1949), pp. 16-17.

Or cette histoire-là est particulièrement difficile à faire. Les manipulations de l'opinion par les gouvernements et les puissances impliqués ou par les médias (à des fins politiques, par intérêt...), la difficulté de rassembler des sources directes, le manque de recul (mais le recul peut aussi générer la déformation par l'oubli)... c'est-à-dire l'impossibilité matérielle d'analyser sans préjugés, complètement, à tous les niveaux requis, repoussent le difficile et long travail que les historiens ont à conduire contre la mémoire engagée des contemporains. Et pour se convaincre de la difficulté et de l'ampleur de la tâche de connaissance, de compréhension et peut-être d'analyse à mener sur un tel sujet d'histoire immédiate, il n'est que de regarder l'émission tournée par la BBC en 1995: *Yougoslavie. Suicide d'une nation européenne*. La succession des faits, le

jeu des personnalités, le rôle des opinions et des puissances, l'effet des actions politiques... s'enchevêtrent inextricablement, si bien qu'à la fin, même avec l'impression d'avoir peut-être percé ici ou là telle ou telle manœuvre obscure, on reste sur un immense sentiment d'impuissance: comment transmettre tout cela, en produire une transposition didactique qui fasse éclater la vérité de l'histoire et serve la cause de la paix? Quels moyens consacrer, dans la classe, à cette leçon de découverte des funestes ressorts de la guerre?

Il faut bien, en effet, que les élèves de nos écoles puissent dépasser les flashes de la télévision ou les opinions toutes faites que leur laissent la société. D'innocentes victimes se sont peut-être retrouvées dans leur propre classe après avoir traversé l'horreur de la guerre, de près ou de loin. Comment traiter un thème, quasi d'actualité, aussi sensible? Un thème d'actualité vite «dépassé»—et peut-être d'ailleurs déjà dépassé— c'est-à-dire remplacé à la une des journaux télévisés par la série d'événements majeurs suivante.

Toujours est-il qu'à peine achevés sur le terrain —du moins en principe depuis les accords signés à Dayton (USA) à fin 1995—, les conflits de Bosnie s'inscrivent déjà dans la problématique plus générale du traitement pédagogique de l'horreur, celle que cause partout dans l'espace et le temps la guerre. Pourquoi de telles atrocités, là, à quelques encablures des plages d'Italie où nous avons peut-être passé des vacances?

Encore que «atrocité», comme mot, ne signifie pas grand chose. Il faut lire les témoignages des victimes en guise de première approche des significations du concept:

«Ils nous ont dit de prendre un couteau et de lui couper les organes génitaux. Comme nous ne pouvions pas le faire, ils l'ont fait eux-mêmes et nous ont obligés à regarder.»
(Un ingénieur de 49 ans)

«Alors il l'a méthodiquement brûlée avec un fer à marquer le bétail. Au bout d'un moment, elle l'a supplié de la tuer : “tu vas souffrir !” Elle était déjà presque morte. Il l'a achevée d'un coup de fusil, sous mes yeux.»
(Un conducteur de bus de 60 ans)

Faut-il continuer ? Faut-il traiter ça en classe ? Le peut-on ? C'est le moment de relire la phrase de Serge Klarsfeld placée en exergue de ce dossier :

« La meilleure façon de rendre hommage aux disparus de camps c'est de contribuer à l'établissement de la vérité sur le destin qui a été le leur ».

Et donc de ne pas abandonner. Voilà en effet ce qu'est réellement une «atrocité», d'après les témoignages tirés d'un des premiers livres consacrés au drame bosniaque. Tout enseignant qui se donne pour mission de faire comprendre l'horreur de la guerre doit commencer par ouvrir un tel ouvrage. Les extraits de *L'enfer yougoslave* (édité par Médecins du Monde avec une postface de J.-F. Déniat) permettent d'approcher la réalité de la guerre, première condition d'un abord pédagogique et civique. Naturellement, le recours direct à la référence reste indispensable: pour entendre véritablement le cri des victimes innocentes et le répandre, il faut une lecture intégrale. Ce dossier n'est qu'une invite à une mission de longue haleine, une mission de sympathie humaine. Ces récits

permettent de dépasser toute fascination malsaine pour le mal, parce que la mesure qu'ils en donnent est vécue: la mesure d'une horreur qu'on n'aura pas la lâcheté de décréter indicible! Par respect pour les victimes, pour que justice leur soit rendue, dans l'espoir d'enrayer tout processus analogue.

D'un seul coup, l'histoire devient cette discipline nécessaire, chargée de révéler les circonstances d'un conflit armé ainsi que les ressorts qui conduisent aux horreurs. Et si l'histoire peut nous donner des raisons de croire que les conditions de l'éclatement d'un tel drame, cernées, comprises, ne seront jamais plus réunies, nulle part, et surtout pas là où nous sommes, dans ce havre de paix, son enseignement en revanche, dans les finalités implicites d'une discipline soudainement civique, ne doit pas pour autant négliger que les guerres faites par nos propres ancêtres, dans un passé «héroïsé», sont généralement perçues comme les guerres d'une nécessaire libération ou d'une naturelle formation territoriale de patries désormais, définitivement, pacifiques. Et on se demande alors si, précisément, ce n'est pas par cela que viennent de passer à leur tour nos contemporains de Yougoslavie, en réglant eux aussi, par la force, de lancinants problèmes de cohabitation? Faut-il croire qu'ainsi, par une fatalité de l'histoire à laquelle personne ne saurait se soustraire, les choses étant donc relativement simples, notre bonne conscience soit sauvée?

Et dira-t-on toujours, après le «spectacle» de telles atrocités, que nos vieilles guerres étaient tellement «héroïques»? Inévitablement, cette guerre-là dont nous avons vu certains aspects se dérouler sous nos yeux, par médias interposés, il faut d'emblée accepter qu'elle renvoie l'image crue de toutes celles qui remplissent nos manuels d'histoire! Les «belles journées», la «période héroïque»... qui ont fait la France, la Suisse... sont en fait pleines de ces atrocités qu'on voudrait reléguer en d'autres lieux, à d'autres temps.

Il faut donc commencer par rassembler les éléments immédiatement disponibles – articles, relations, émissions... premiers ouvrages– et envisager la construction d'un dispositif d'enseignement dont les modalités restent en définitive de la compétence de l'enseignant.

C'est ce à quoi voudrait aider cet *excursus*, sur la base des sources et des objectifs proposés en fin de dossier.

* * *

Les représentations habituelles

Théâtre des pires abominations, les conflits de l'ex-Yougoslavie ont fait en cinq ans plus de quatre cent mille morts et au moins trois millions de réfugiés et de déplacés. Quant aux milliers de traumatisés dans leur chair et leur âme... blessés, détenus, torturés, violés, orphelins... ?

Émettre des hypothèses sur les circonstances d'un tel conflit est d'autant plus délicat qu'**en Europe**, souvent, **on se contente de tourner la tête**. On se dit que la fameuse «poudrière balkanique» ne fait qu'exploser une fois de plus dans une région réputée belliqueuse, non sans avoir auparavant **présenté la Yougoslavie**, jusque dans nos manuels scolaires, **comme le modèle** d'une intégration ethnique que cimente un grand parti unique.

«Géographie de l'Europe»

«Au cours de l'histoire mouvementée des Balkans, il s'est formé une mosaïque de peuples... l'État yougoslave, composé de peuples divers, s'est formé dès 1878 à partir de la Serbie... On peut y ajouter des minorités venues de presque tous les États voisins. C'est ce qui explique le dicton suivant: "La Yougoslavie, c'est le pays qui a sept voisins, six Républiques, cinq minorités, quatre langues nationales, trois religions, deux alphabets et un parti"».

(Manuel à l'usage des classes du secondaire, Zürich-Lausanne 1977, p. 58)

Un Croate de Croatie (prêtre)

«L'Europe chrétienne n'a pas vu le malheur du peuple croate, en disant que les Yougoslaves étaient tous frères. Si l'Europe avait ouvert les yeux au moment où il le fallait, bien des malheurs auraient pu être évités !»

(Cités in: *L'enfer yougoslave*, 1994, p. 59.)

Une telle vision, dont ce prêtre croate par exemple montre à la fois les limites et les conséquences, pourrait expliquer, au moins en partie, l'inertie de la communauté internationale, en particulier européenne. Pourtant clairement informée depuis plusieurs années des risques, celle-ci n'a pas su ou pu aider une Yougoslavie en pleine crise économique à développer la démocratie après la chute du communisme (dès 1989), ni soutenir efficacement des populations qui dans leur majorité –tous les observateurs le soulignent– subissent l'engrenage de la barbarie. Sans compter qu'elles sont souvent désinformées et manipulées, tout comme l'opinion occidentale.

Les circonstances lointaines des conflits

Avec l'effondrement de l'Empire austro-hongrois en 1918, le vieux rêve d'unité de tous les Slaves du Sud semble se réaliser par l'union des territoires croates et slovènes avec les royaumes de Serbie et de Monténégro, nouvel État qui prend en **1929** le nom de **Yougoslavie**. En proie à de violentes rivalités intérieures, le jeune pays ne tient que par la dictature de la **monarchie**. En 1934, des nationalistes croates parviennent à assassiner le roi Alexandre Ier en visite officielle en France.

Craignant que le gouvernement du roi Pierre II ne passe aux Alliés, Hitler fait envahir le

pays (1941). La Serbie est placée sous administration militaire. L'Italie annexe la Slovénie tandis que la Croatie s'érige en État indépendant, contrôlant la Bosnie qui lui avait été attribuée. **Pour la Yougoslavie, la Seconde Guerre mondiale est une plongée dans l'horreur** (un million de morts). Les combats des diverses résistances contre les Allemands ou des groupes de résistants entre eux, ainsi que les exactions de groupes extrémistes sur des civils d'autres nationalités sont effroyables. Les Allemands, de leur côté, exécutent cent civils pour chaque soldat tué. Les partisans entrent à leur tour dans le cycle de la violence aveugle: massacres de Serbes par les Oustachis croates ("les insurgés". Par extension, extrémistes croates) et les Musulmans bosniaques, massacres destinés à venger les horreurs perpétrées par les Tchetniks serbes (de *Tcheta*: "bandes armées". Par extension, extrémistes serbes)... Parallèlement, la Croatie oustachie et la Serbie autonome lancent leur propre «solution finale» contre les Juifs et les Tziganes. Ils seront considérés, derrière l'Allemagne nazie, comme les régimes les plus sanglants d'Europe.

Conduites autour de deux pôles bientôt antagonistes, l'un dirigé par un colonel serbe, l'autre par le **chef communiste croate Tito**, les résistances yougoslaves prennent une ampleur inégalée en Europe occupée et parviennent à bousculer les Allemands.

Les Soviétiques occupent le pays dès 1944 et placent au pouvoir **Tito**. Désormais, après la monarchie, c'est Tito, avec le parti communiste et l'armée, qui cimente les six républiques yougoslaves en pourchassant impitoyablement les nationalistes régionaux de tous bords et en s'efforçant de diminuer l'influence des Serbes. Après la **rupture avec Moscou** (1948), pour parer à une éventuelle agression des troupes du Pacte de Varsovie comme en Tchécoslovaquie (1968), de **grands stocks d'armes** sont répartis dans les Républiques pour la défense civile, arsenal qui se révélera tragiquement meurtrier dès qu'éclatera la guerre civile, en 1991. Les **purges** de 1971-1972 écartent de la vie publique les leaders les plus ouverts sur le monde moderne. Le pouvoir central s'affaiblit et les Serbes s'inquiètent de leur dispersion dans un État émietté.

Mais si la mort de Tito, en 1980, ne provoque pas aussitôt l'écroulement du système, il en va tout autrement à la **chute du communisme**, symbolisée par la destruction du Mur de Berlin en **1989**: la Yougoslavie se retrouve avec un pouvoir fédéral qui laisse désormais le champ libre aux politiques nationalistes, tandis qu'elle est frappée de plein fouet par la **crise économique mondiale**. Les **réformes libérales** du premier ministre croate Markovic **se heurtent à l'opposition** des fonctionnaires et **des Républiques les plus riches qui ne veulent plus payer pour les plus pauvres**. Dans maintes régions où l'économie restait tributaire des devises apportées par la main d'oeuvre émigrée en Europe, on passe très vite de la pénurie à l'indigence. **Le niveau de vie chute dramatiquement**.

Les circonstances immédiates des conflits

La tragédie s'ouvre insidieusement, en **1987**. **Milosevic**, le bras droit du président serbe modéré Stambolic, se rend dans la province autonome du Kosovo, considérée par les Serbes comme le berceau sacré de leur patrie, pour régler un différent entre Serbes et Albanais. Là, sous la pression de la foule, il **se met à exacerber les sentiments nationalistes de la minorité serbe contre les Albanais**. Sa légende est forgée en une émission TV où il apparaît dans tout le pays comme le défenseur des Serbes «opprimés». Il réussit à obtenir des «pouvoirs spéciaux» pour mater les Albanais en exploitant la

pression d'un million de personnes qu'il a lui-même fait rassembler à Belgrade, capitale à la fois serbe et yougoslave.

Avec 65% des suffrages et son programme nationaliste de Grande Serbie, **Milosevic** devient **président de la République de Serbie** (1990). **L'Église orthodoxe serbe**, «gardienne de tous les Serbes», commence à réoccuper l'espace public en attisant les haines entre les groupes nationaux. **L'armée aussi fonctionne comme un foyer de passions nationalistes**. En fait, sous Tito, si le commandement militaire suprême était bien multiethnique, les cadres intermédiaires, eux, levier puissant de l'institution, restaient à majorité serbe en fonction du principe de la représentation proportionnelle.

En Croatie, c'est un nationaliste qui est également élu à la présidence, Franco Tudjman, que les milliers de Serbes croates voient comme un descendant direct de ceux qui avaient collaboré avec les nazis.

À Knin **au sud de la Croatie**, les serbes refusent la police croate. Le **soulèvement serbe** s'étend en pleine saison touristique. L'armée fédérale s'oppose avec ses migs à ce que l'armée croate restaure l'autorité de la Croatie dans le sud. Les Croates font venir clandestinement des armes. Milosevic s'autoproclame "Gardien de la Yougoslavie" mais ne réussit pas à obtenir de la Présidence collégiale l'état d'urgence qui permettrait de désarmer les Croates. Fort de l'appui de Moscou, il donne l'ordre à l'armée yougoslave d'envahir la Croatie ce que son général en chef refuse. Alors, **Milosevic imagine de déployer des troupes dans les seules zones serbes de Croatie**, ce qui devrait obliger les Croates à réagir et lui permettre de prendre les territoires peuplés de Serbes.

En juin 1991, la présidence yougoslave est prête à déclarer la guerre à la Slovénie qui vient de faire sécession mais la Serbie oppose son veto pour mieux se concentrer sur son projet de Grande Serbie. Des provocations toujours plus meurtrières, répondant les unes aux autres, conduisent irrémédiablement à la guerre. **Les extrémistes ont pris le pouvoir partout** et éliminés les modérés. L'armée fédérale travaille en fait pour les Serbes contre les Croates. **Les conscrits yougoslaves désertent** en masses et **Milosevic les fait remplacer par des milices composées de repris de justice et d'extrémistes fanatiques**. La purification ethnique commence avec la terreur comme arme principale.

Lord **Carrington**, le négociateur européen, propose un **plan d'indépendance pour toutes les républiques**. Mais **Milosevic** ne peut laisser partir la Bosnie où vivent un million et demi de Serbes et il **réussit à arracher la rétractation du président monténégrin** qui aurait donné une majorité en faveur du plan Carrington.

Et si le terrain est soudainement aussi favorable aux tribuns populistes, c'est bien parce qu'avec leur régime fort, **Tito et ses successeurs ont empêché** pendant près d'un demi-siècle **que les haines héritées de la Seconde Guerre mondiale ne s'assouissent**: les crimes de guerre dont les responsables peuvent côtoyer les parents des victimes n'ont jamais été jugés. Les criminels, supposés ou réels, courent toujours. Les victimes n'ont pas obtenus réparation. **Soudain**, dans la conjoncture que l'on sait, cinquante ans s'effacent. Attisées par les discours de haine de certains leaders, le pays est rattrapé par son passé: dans l'opinion, **les époques se confondent**, tout se mêle dans des **rumeurs** où l'on ne parvient plus à discerner si la tuerie dont on parle date de la semaine précédente ou de la Seconde Guerre mondiale!

Un Serbe de Croatie (ancien cadre de la Défense territoriale)

«Les Oustachis avaient déjà tué mon père et mon oncle pendant la 2^e Guerre mondiale. Ils exterminaient les Serbes pendant la nuit. J'ai tout de suite compris ce qui risquait de m'arriver. Je gagnais 700 DM par mois... Laissez-nous nous verger.»

(Cités in: L'enfer yougoslave, 1994, p. 55.)

Un Croate de Croatie (prêtre)

«J'ai senti avant la guerre qu'il se passait quelque chose, surtout au moment des enterrements. La région où j'étais se trouvait en Croatie, mais était peuplée en majorité de Serbes. Nous vivions ensemble, sans problème. À partir de juin 1990, les Serbes ne sont plus venus à nos enterrements, contrairement à leurs habitudes passées. C'était comme s'ils essayaient de se séparer de nous. À mon avis, quelqu'un s'est infiltré dans la population, disant à ces paysans que les Oustachis voulaient les égorger... On leur faisait peur, on les incitait à rechercher la protection de l'armée.»

(Cités in: L'enfer yougoslave, 1994, p. 53.)

Un Serbe de Croatie (fonctionnaire)

«Le 2 mai 1991, la police croate a fait enlever le drapeau serbe pour mettre le drapeau croate sur l'hôtel de ville de Borovo Selo. Les policiers ne savaient pas où ils allaient. On leur avait dit qu'il s'agissait d'un exercice militaire. Les Serbes du village ont tiré. Il y eu des dizaines de policiers tués. C'est ainsi qu'est apparue la première barricade à Borovo Selo.»

Un Croate de Croatie (prêtre)

«A partir de ce jour, l'atmosphère était tendue. On sentait la peur. On ne croyait plus les uns aux autres. On se demandait ce qui allait se passer. On ne savait pas ce qu'on deviendrait.»

(Cités in: L'enfer yougoslave, 1994, p. 59.)

Un Serbe de Croatie (restaurateur près de Split)

«Vers le début 1991, les gens ont commencé à me provoquer. Ils m'ont menacé de me jeter dans une fosse, comme les Oustachis l'avaient fait avec mon père durant la Guerre mondiale. Je ne pouvais plus aller me promener dans la rue... Ma femme avait des problèmes quand elle allait faire ses courses. Mes enfants n'allaient plus à l'école. On les appelait Gitans serbes. On leur disait d'aller chercher un endroit où vivre de l'autre côté de la Drina, en Serbie.

Un jour, je jouais avec les enfants quand j'ai entendu quelque chose cogner sur le toit de la maison. On jetait des pierres sur la maison. Ils étaient cinq. C'était nos voisins. Ils ont pratiquement démoli la partie est du toit.

Quelques jours plus tard, un inspecteur est venu m'avertir que le soir même la police croate viendrait m'arrêter. Il m'a demandé de ne jamais mentionner son nom.

Alors nous avons acheté un drapeau croate et une cassette avec des chansons nationales croates. Nous avons mis la musique aussi fort que possible dans la camionnette. A cause de la musique et du drapeau, personne ne nous a arrêtés. Je ne peux pas retourner à Split, je ne veux pas revivre avec les Croates. Jamais plus. Et je supplie les enfants de ne surtout pas le faire.»

(Cités in: L'enfer yougoslave, 1994, p. 62)

L'éclatement de la Yougoslavie et le «nettoyage ethnique»

Dans ce contexte, Croates et Slovènes proclament leur indépendance (26 juin 1991), bientôt suivis par les Macédoniens: l'**éclatement du pays** est consommé. À l'Est de ce qu'on appelle désormais l'ex-Yougoslavie, la Serbie forme une «Fédération yougoslave» englobant les deux anciennes provinces autonomes de Voïvodine et du Monténégro.

En **Bosnie** où cohabitent Musulmans (44% des territoires, en 1991), Serbes (31%) et Croates (17%), les miliciens serbes poursuivent ce qu'ils ont commencé en Croatie et qu'ils appellent eux-mêmes la «**purification**» ou le «**nettoyage ethnique**», c'est-à-dire la constitution d'entités territoriales serbes «pures». Souvent, ça se traduit par le refoulement, la déportation en camps de concentration, la persécution sous toutes ses formes, le viol ou l'élimination physique de minorités, ainsi que par la destruction de leur patrimoine culturel (habitations, écoles, bibliothèques, centres sportifs, lieux de cultes...).

Pour les dirigeants Serbes, ou bien la Yougoslavie doit être dirigée par la Serbie, élément majeur du pays, ou bien les Serbes doivent vivre dans un nouvel État commun, «partout où ils se trouvent». C'est la seconde solution qui est appliquée en repoussant ou en éliminant par tous les moyens les minorités qui vivraient là où les Serbes «se trouvent».

Le «nettoyage ethnique» n'est donc pas une conséquence des conflits, il en est clairement, et en particulier pour les leaders Serbes, l'objectif primordial. Son ampleur et sa vitesse de mise en oeuvre montrent d'ailleurs bien qu'il s'agit d'**un projet concerté**. Selon un journaliste croate cité dans *L'enfer yougoslave* de Médecins du Monde (p. 124), un tel projet émanerait de vieux académiciens belgradois, puis serait passé dans la littérature avant d'arriver dans les journaux de boulevard et les médias audiovisuels pour constituer l'armature d'une véritable idéologie populaire. Non sans faire songer aux conditions d'éclatement du Second Conflit mondial, il s'agirait d'**un amalgame de rancoeurs et de préjugés qui n'attendent qu'une crise économique, un ou deux tribuns ambitieux, une histoire mal digérée, quelques escouades d'aventuriers sans scrupules, les intérêts divergents de grandes puissances... c'est-à-dire ce qu'on peut très simplement appeler «une occasion», pour s'assouvir** dans un conflit qu'on pense pouvoir régler rapidement à son profit et qui se révèle vite, mais trop tard, inextricable, interminable, atroce...

Un intellectuel serbe du XIXe siècle

«Pour arriver à une Serbie homogène, tous les moyens sont bons. Ils peuvent se résumer avec la formule de Milan Obranovic qui, en 1812, proposait d'éliminer les Juifs et les non-Serbes de Slavonie "en égorgeant un tiers, en laissant un tiers crever de faim et en faisant tellement peur à un tiers qu'ils s'enfuiront".»

(Cités in: *L'enfer yougoslave*, 1994, p. 106.)

Slobodan Milosevic en janvier 1991

«En ce qui concerne le peuple serbe, il désire vivre dans un seul État. C'est pourquoi toute division en plusieurs États, qui séparerait les différentes parties du peuple serbe en le plaçant dans les cadres d'États souverains différents, ne peut, de notre point de vue, être acceptée, c'est-à-dire, et je serai encore plus précis, ne peut même pas être envisagée.»

(Cités in: *L'enfer yougoslave*, 1994, p. 106.)

L'horreur s'installe. Par exemple, à **Vukovar** sur le Danube, ville de 56'000 habitants (37% de Serbes), attaquée par l'armée fédérale et les milices serbes, sous les yeux d'une Europe beaucoup plus préoccupée par la signature du traité de Maastricht (instituant l'Union européenne): **la France, amie de la Serbie, et l'Allemagne, soutient de la Slovénie et de la Croatie, se font des concessions pour sauver Maastricht à condition de ne pas intervenir directement en ex-Yougoslavie où leurs intérêts divergent.**

Deux Croates de Croatie (prêtres)

«Il y avait de plus en plus de ruines, de dégâts, de plus en plus de blessés et de tués. Bien sûr, parmi eux, il y avait des enfants. Les prêtres ne pouvaient pas faire les enterrements. Les plus courageux, des voisins ou la famille, enterraient eux-mêmes les gens dans leurs jardins.

*Il y avait des jours terribles, quand sur la ville tombaient jusqu'à 10'000 obus. C'est ainsi que nous avons passé nos journées pendant trois mois» «Les uns gravement atteints mouraient. Beaucoup aussi sont restés sans jambes, invalides pour la vie. Nous avons de moins en moins de médicaments. Avec les réserves de Caritas et de la Croix-Rouge, nous avons pu tenir jusqu'au 15-20 septembre. Les médicaments et la nourriture pour l'hôpital étaient parfois parachutés par des avions croates.» (Cités in: *L'enfer yougoslave*, 1994, p. 59.)*

Une Croate de Croatie (comptable)

«Dans notre quartier, 3000 à 4000 obus sont tombés en deux mois. Je pensais qu'on ne voyait ça que dans les films. Nous avons l'impression que la terre et le ciel s'ouvraient. Nous étions dans notre cave quand un obus est tombé sur notre maison. Nous nous sommes alors réfugiés dans un bunker allemand de la Seconde Guerre mondiale. Il y avait dix-huit personnes. Nous n'avions pas d'eau, pas de toilettes. Il y avait des personnes de tous âges. Puis nous sommes partis à cinq kilomètres dans un hangar. L'eau était apportée par des pompiers. Les conditions étaient meilleures que dans le bunker. Nous avons eu de la nourriture jusqu'à la fin: du pain vieux de huit jours et de la soupe.

Le plus terrible pour moi, ça a été de voir une mère qui ne pouvait pas nourrir son enfant. Il y avait beaucoup d'enfants de quatre à douze ans, à qui on n'avait presque rien à donner. Ces enfants ont passé environ un mois dans ce hangar.»

(Cités in: *L'enfer yougoslave*, 1994, p. . 97.)

Une Croate de Croatie (paysanne)

«Les soldats ont dit qu'ils étaient payés 100 DM par maison brûlée. L'armée serbe était là avec des réservistes et des Serbes des villages voisins que nous connaissions. Ils étaient masqués avec des bas et tiraient depuis les voitures pour nous faire peur. Ils prenaient tout, des jambons, même des balais. On les reconnaissait parce qu'ils s'appelaient par leur nom. En une seule nuit, ils ont brûlé trente-huit maisons, de vingt-deux heures à une heure du matin.»

(Cités in: *L'enfer yougoslave*, 1994, p. 109)

Les Bosniaques refusent de se retrouver sous domination serbe dans une nouvelle Yougoslavie amputée de la Croatie, de la Slovénie et de la Macédoine. Les députés

croates et musulmans de Bosnie, majoritaires, votent donc l'**indépendance de la Bosnie** (15 octobre 1991). Mais **la communauté serbe de Bosnie refuse d'être coupée de la Serbie**. Fin février 1992, on procède en Bosnie à un référendum populaire pour confirmer le vote des députés, référendum auquel les Serbes refusent de participer, ce qui confère à la consultation une légitimité douteuse. Toujours est-il que le 6 avril, la Bosnie est reconnue par la Communauté Européenne. En réaction, les Serbes de Bosnie proclament leur propre République. **L'armée fédérale, dont 70% des officiers sont serbes, prend fait et cause pour la Serbie** et ravitaille les milices serbes bosniaques.

Un **accord secret est passé entre Croates et Serbes** (avril 1992) **pour se partager à l'avance les dépouilles de la toute jeune République bosniaque** au sein de laquelle **les Musulmans se retrouvent donc isolés, puis divisés** entre Bosniaques et Croates, se livrant une véritable guerre les uns contre les autres, attisée par les Serbes.

La **Bosnie est à feu et à sang**, plongée dans un série de conflits inextricables, à l'image de **Sarajevo**, ville martyre où se déroulaient huit ans plus tôt, dans la liesse, les XIV^e Jeux olympiques d'hiver. Les **casques bleus** de la FORPRONU (les forces de protection des Nations-Unies en ex-Yougoslavie), envoyés pour tenter de s'interposer dans les conflits, sont souvent **victimes de provocations, en particulier des Musulmans qui cherchent à internationaliser le problème**. Les chefs eux-mêmes ne contrôlent pas toujours leurs troupes: milices et irréguliers de tous bords –tels **les tireurs embusqués (en anglais: snipers) de Sarajevo**– **se livrent sans courir aucun risque et en toute impunité au massacre des civils** (plus de 8'000 tués dont 900 enfants, des femmes, des vieillards...) qui s'efforcent de vaquer à leurs occupations. **Les assiégés développent d'incroyables facultés de résistance** pour survivre dans des conditions effroyables, privés d'électricité, sans eau, sans chauffage..., avec des hivers très rigoureux. Les 1000 jours de siège –**le plus long de l'histoire, dit-on**– sont passés en décembre 1994. Au total, plus de 1300 jours de siège, jusqu'aux accords de Dayton. Un pot à fleurs devient un mini potager, une gouttière l'unique source d'eau potable... On parvient à jouer du théâtre, de la musique, au football, à ouvrir une radio clandestine... entre les balles et les obus, pour essayer de tenir moralement.

Sous l'oeil des caméras de télévision du monde entier, les enclaves musulmanes de Srebrenica (avril 1993) et de **Gorazde** (avril 1994) **sont prises par les Serbes** qui disposent d'un armement lourd, tandis que **les Croates assiègent** la ville musulmane de **Mostar**, détruisent son célèbre pont, et que la Serbie accuse à son tour les Musulmans de Bosnie de génocide.

**Opération «Deny Flights» (avril-décembre 1993)
«Interdiction de Vol» par les avions de l'OTAN pour faire
respecter les zones d'exclusion aérienne**

- 10'164 missions effectuées par 80 avions de combats et 70 avions de reconnaissance basés en Italie
- 4'000 personnes de 10 pays de l'OTAN (Allemagne, Belgique, Danemark, Espagne, France, Grande-Bretagne, Italie, Pays-Bas, Turquie, USA)
- 700 violations de la zone d'exclusion

Un obus fait 66 morts et 200 blessés sur le **marché de Sarajevo** (février 1994), ce qui provoque un ultimatum de l'OTAN demandant aux Serbes de lever le siège de Sarajevo. Les Serbes retirent 40% de leur armement lourd et l'OTAN renonce à l'emploi de la force. Quatre bombardiers serbes seront tout de même abattus dans le N.-O. de la Bosnie et des raids américains tentés sur les positions serbes autour de Gorazde.

Il est souvent difficile de s'y retrouver dans l'imbroglio des forces en présence. Par exemple lors du terrible siège de **Bihac** (novembre 1994), les Serbes sont appuyés par des milices musulmanes dissidentes. L'OTAN, la force d'intervention de l'ONU, ne réagit que sporadiquement par crainte des missiles serbes ou de représailles contre les casques bleus, littéralement tenus en otage. Et **pendant que l'attention des médias est focalisée sur Sarajevo, les Serbes poursuivent l'application de leur sinistre plan de «nettoyage ethnique»**: ceux qui n'ont pu fuir sont liquidés, les habitations de ceux qui ont fui sont incendiées pour décourager toute velléité de retour. **Les Américains reconnaissent alors que les Serbes**, qui occupent –milices et armée yougoslave confondues– plus de 70% de la Bosnie, **ont «remporté la guerre»** (fin novembre 1994).

Les Occidentaux ont bien proposé, en janvier 1993, le **Plan Vance-Owen** de «cantonalisation» de la Bosnie en dix provinces ethniquement homogènes (Serbes 43% du territoire; Musulmans 25%; Croates 15%), plan signifiant la mort de la Bosnie pluriethnique. Mais l'échec du plan –il est rejeté par le parlement serbe– entraîne l'idée de créer trois États distincts dans le cadre d'une confédération lâche: c'est le **plan Owen-Stoltenberg** de septembre 1993 (Serbes 53% du territoire –cette fois-ci, ils approuvent le plan–; Musulmans 30%; Croates 17%). Cela équivaldrait à entériner le dépeçage d'un pays pourtant membre des Nations-Unies (depuis 1992): une première depuis les accords de Munich (qui prévoyaient le partage de la Tchécoslovaquie, en 1939, au profit de Hitler)! D'autres plans encore suivront, sans rencontrer davantage de succès. Si l'année **1994 est l'année des offensives serbes** sur Sarajevo, Gorazde, Tuzla et Bihac, notamment, dès la fin du printemps **1995, l'armée croate prend à son tour l'offensive** contre les Serbes pour reconquérir la Krajina, avec le **soutien des Américains** dont l'opinion a finalement été émue par les images d'obus déchiquetant de paisibles civils sur le marché de Sarajevo. Brusquement, le vent tourne en défaveur des «vainqueurs» de 1994 qui ont à tenir compte, cette fois-ci, de la **force de réaction rapide** (FRR) créée par l'OTAN.

Finalement, au bout de cinq ans de cet énorme gâchis, les **accords de Dayton** (USA, 21 novembre 1995), scellés entre les trois principaux belligérants pressés par Washington, font de la Bosnie une confédération de deux États –une Fédération croato-musulmane (51%) et une République bosno-serbe (49%)– avec Sarajevo comme capitale unifiée, afin d'éviter un nouveau Berlin.

Les principaux acteurs des conflits

Slobodan Milosevic, Président serbe, fils d'un théologien orthodoxe monténégrin et d'une enseignante communiste; chef communiste serbe, il devient ultranationaliste. Par sa volonté de fonder une grande Serbie regroupant l'ensemble des populations serbes dispersées dans l'ex-Yougoslavie, on le considère généralement pour être directement à l'origine du conflit bien qu'il s'en défende avec vigueur.

Franco Tudjman, Président croate, catholique, ultranationaliste. *Partisan* dès le début de la II^e Guerre mondiale; général retourné au civil en 1961. Emprisonné en 1971 lors de la répression du Printemps de Zagreb. En proclamant l'indépendance de la Croatie au détriment de la minorité serbe, on le considère

aussi à l'origine directe du conflit.

Alija Izetbegovic, Président bosniaque, musulman. Le seul des acteurs du conflit à n'avoir jamais appartenu aux organisations communistes. Emprisonné à deux reprises «pour activités nationalistes musulmanes». Il s'est battu pour sauvegarder une Bosnie pluriethnique et multiconfessionnelle. Il a averti en vain la communauté internationale des risques d'une extension de la guerre en Bosnie. Il n'a jamais voulu croire à la guerre, persuadé que la pression internationale l'empêcherait et il a toujours espéré une intervention militaire internationale contre les Serbes. Ses ennemis ont craint qu'il n'instaure un État musulman dans le sud des Balkans.

Radovan Karadzic, Chef des Serbes de Bosnie, arrivé à Sarajevo à 15 ans. Psychiatre proche de Milosevic. Nom bosniaque (ses parents sont monténégrins et albanais). S'est imposé comme le leader des Serbes de Bosnie puis comme le président de la «République serbe autoproclamée de Bosnie». A toujours su profiter des hésitations internationales. Très dur avec les Musulmans, il est considéré comme un des principaux responsables de la «purification ethnique».

Ratko Mladic, Colonel de l'armée populaire yougoslave; général en 1991, promu en 1992 commandant en chef des forces serbes de Bosnie. Artisan des sièges de Sarajevo et de Gorazde. Inscrit sur toutes les listes d'«auteurs de crimes contre l'Humanité».

Guerre et responsabilités individuelles

Que peuvent bien signifier deux ou trois lignes de biographie sur un «acteur du conflit»? Pour mieux mesurer les responsabilités qu'un individu peut encourir dans le cadre d'une telle guerre, et en attendant peut-être les verdicts des tribunaux internationaux, voici quelques extraits d'un article paru en février 1996 dans le journal français d'audience internationale *Le Monde*, sous le titre:

Ratko Mladic le barbare

«Ratko Mladic (RM) est un guerrier barbare, qui s'est forgé en cinq années une image de héros du nationalisme serbe. Il fut le bras armé du président Slobodan Milosevic en ex-Yougoslavie, au service du rêve de la Grande Serbie. (...)

RM est l'homme qui, dans l'Europe de la fin du XXe siècle, sera parvenu à mener une campagne de "purification ethnique" sur une grande échelle. Il a écrasé des villes et des villages, il a commandé la torture, le viol et le meurtre de dizaines de milliers de personnes, pour l'unique raison qu'elles n'étaient pas serbes. (...)

Né en 1943 dans un village au sud de Sarajevo, RM a grandi dans la haine des Croates. Les Oustachis pronazis ont tué son père, un paysan communiste, pendant la Seconde Guerre mondiale. (...)

Sa haine des Croates (...) ne tarde pas à resurgir. Il "purifie" l'arrière-pays dalmate avec une férocité qui, en quelques semaines, fait sa célébrité dans les campagnes serbes (...). Pour son efficacité, il obtient ses galons de général. En 1992, le président serbe Milosevic le choisit personnellement pour prendre la tête des forces serbes en Bosnie-Herzégovine où la guerre déjà fait rage. (...)

En trois mois, RM se rend maître de 70% du territoire de la Bosnie-Herzégovine. Tandis que le monde a le regard tourné vers le martyr de Sarajevo (...).

A un journaliste qui l'interrogeait un jour sur les atrocités commises par ses hommes, il répondit: "j'ai fait comme tout le monde, pour défendre mon peuple. C'est notre devoir de patriotes (...) Je n'ai pas envahi le Vietnam ni les Malouines, je

ne suis pas allé dans le Golfe ou en Somalie. J'ai défendu mon pays."

Le général devient un demi-dieu pour un peuple inondé de propagande nationaliste. Il est pur et dur. Il est le symbole de la cause serbe, du combat contre une Bosnie-Herzégovine multiethnique.

Ses hommes l'adorent. Il impose le respect, sait parler aux soldats (...). Ses coups de gueule, son aptitude à boire de la gnôle, son goût pour la première ligne de front, son humour paysan en font l'idole des combattants. (...)

Sa cible favorite sera Sarajevo. La capitale multiethnique de la Bosnie-Herzégovine le dérange. A la tête de ses paysans-artilleurs, il coupe l'approvisionnement en eau, en électricité, les accès à la ville et la plonge dans de longs mois d'horreurs, bombardant les immeubles d'habitation, les jardins, les hôpitaux. La police spéciale bosniaque, qui pirate parfois les communications militaires serbes, lui attribue cette phrase, diffusée à maintes reprises et devenue célèbre: "Tirez! tirez sans arrêt! tirez sur la vieille ville! Vous m'avez compris? Il faut les rendre fous!" (...)²

Piètre exploit de stratège, qui ne nécessitait pas de grande science militaire. Si Mladic a gagné son pari de diviser la Bosnie, (on peut douter qu'il ait) réussi à Sarajevo où des Musulmans, des Serbes et des Croates continuent de cohabiter. Le général serbe, lui, inculpé pour "crimes de guerre", lâché par Belgrade (...), ne quitte plus sa tanière. En 1992, il entreprend la "purification" des territoires serbes. (...) La liste des atrocités est longue. Des Musulmans sont assassinés dans les rues, des femmes sont violées dans leurs maisons, sous les yeux de leurs maris et de leurs enfants, des corps sont jetés à l'eau. Les survivants sont chassés de la "République serbe" et leurs maison sont brûlées. (...)

Au printemps 1993, sa fille Ana, charmante étudiante de vingt-trois ans, se suicide en Serbie. Des amis diront qu'elle ne supportait plus l'image de bourreau de son père.

Au printemps 1995, les troupes de RM prennent en otage les casques bleus, les attachent à des poteaux et les exhibent devant les caméras. Certains sont maltraités, voire torturés. Il prend plaisir à humilier l'Occident et l'ONU. Lui, le fils d'un paysan serbe tué par les fascistes, tient sa revanche. (...) Au mois de juillet, il estime qu'il est temps d'en finir avec les enclaves de Bosnie orientale. Il attaque Srebrenica. (...) Les soldats de Mladic mitraillent les colonnes de réfugiés, assassinent et égorgent. Il (...) s'offre un petit plaisir personnel en invitant des officiers néerlandais de la FORPRONU à trinquer avec lui, tandis que dehors, ses hommes séparent les femmes de leurs maris. Pendant la conversation, il fait entrer une caméra de télévision. Il veut que chacun sache qui est le maître. Une semaine plus tard, il s'empare de Zepa. Des milliers de personnes sont portées disparues.

Dès les premières défaites de 1995, le général Mladic disparaît. (...) Seul, sans munitions, sans carburant, sans soutien politique, il est impuissant. Il se cache, part en Serbie, fait courir la rumeur d'une hospitalisation. (...). 1995 est l'année de la honte. Il semble qu'il l'ait dit à Milosevic et que le divorce entre les deux hommes soit consommé. Ils ne s'accordent plus désormais qu'une protection par le silence, chacun ayant suffisamment de preuves pour provoquer une inculpation de l'autre pour "crimes de guerre". (...)

2 La série télévisuelle de la BBC *Yougoslavie. Suicide d'une nation européenne* (1995) diffuse un enregistrement de la conversation où l'on peut notamment entendre: «Visez les quartiers musulmans, les habitants serbes y sont rares».

Mladic a-t-il été le fin stratège qu'ont décrit les Occidentaux? En fait, il n'aura jamais combattu à armes égales. Il a piétiné des civils, il a écrasé des combattants à peine armés, mais il ne s'est jamais frotté à une véritable force militaire. Il a gagné la palme du "boucher" le plus cruel de son époque, (responsable de "génocide", de "crimes contre l'humanité", de "violations des lois et coutumes de la guerre", (dit l'acte d'accusation du Tribunal de La Haye), mais il a perdu "sa" guerre pour l'avènement de la Grande Serbie (...).»

OURDAN Rémy, «Ratko Mladic le barbare», in Le Monde 9.02.1996 / sélection hebdomadaire 15.02.199

Grandes puissances et belligérants

Au gré des circonstances, les grandes puissances soutiennent qui les Serbes, qui les Croates, qui les Musulmans bosniaques. Ainsi, les **Américains** dont l'opinion intérieure est nettement antiserbe aident ostensiblement les Musulmans pour deux raisons: ne pas s'aliéner la Turquie où ils ont des bases militaires; empêcher les **Russes**, qui appuient les Serbes, d'étendre leur zone d'influence jusqu'à l'Adriatique par le Monténégro, que la Serbie cherche à tout prix à garder sous sa coupe. **Paris** et **Bonn**, de leur côté, ont choisi de sacrifier l'idée d'une Bosnie pluriethnique sur l'autel de la construction européenne: en échange de son renoncement au mark au profit de l'Écu dans le cadre de l'Union monétaire, l'Allemagne a exigé que ses partenaires européens reconnaissent à sa suite l'indépendance de la Croatie et de la Slovénie. On pense que cette reconnaissance prématurée a certainement entraîné, au printemps 1992, la proclamation d'indépendance bosniaque et ensuite précipité la région dans la guerre, on l'a vu. Et dès lors que les Serbes ouvrent les hostilités en Croatie et en Bosnie, c'est-à-dire se livrent à une agression caractérisée, la France, «amie de la Serbie», refusant de prendre officiellement parti pour un camp, se retrouve *de facto* en situation de cautionnement tacite de l'agresseur, du moins le lui a-t-on reproché.

Les puissances s'efforcent de confiner les conflits à la Bosnie et à ses environs, n'intervenant que très ponctuellement. Quant aux mesures internationales d'**embargo contre la Serbie**, elles ont surtout conforté l'équipe nationaliste au pouvoir et favorisé le développement de trafics en tous genres au profit de groupes mafieux. En dépit de conditions de vie difficiles, Milosevic continue jusqu'au début 1996 de recevoir un large soutien de la population, désinformée, s'érigeant en victime de l'incompréhension mondiale, tandis que les mouvements non nationalistes, minoritaires et divisés, ne reçoivent pratiquement aucune aide de la communauté internationale. Mais surtout, la guerre de l'ex-Yougoslavie a montré l'impuissance de la communauté internationale à empêcher la création de nouveaux États sur des bases nationalistes ou racistes, par la force.

La FORPRONU en ex-Yougoslavie

- . **Effectif total:** 26'310 hommes (décembre 1993)
- . **Pertes:** 60 tués (décembre 1993)
- . **Coût annuel:** 925 millions de \$ (1993)

Source AFP

Les horreurs de la guerre coutumière

Parmi les chefs des **milices** serbes, on trouve par exemple un ancien trafiquant accusé de meurtre d'opposants au régime yougoslave et recherché par Interpol, le type même de **malfrats utilisés** pour diriger les basses besognes dans ce genre de conflit où il faut se montrer particulièrement inhumain **pour obtenir par la terreur ce qui ne peut être obtenu même par la force armée.**

Dans les **camps**, les prisonniers sont soumis à des interrogatoires continuels, avec une brutalité sans bornes. C'est par ce moyen que les geôliers réussissent à transformer des victimes innocentes en «coupables»: «coupables» de résister à un mauvais traitement, de «mentir» en ne répondant pas à une question impossible, «coupable» d'être musulman, serbe ou croate, selon les cas, «coupable» de n'avoir pas eu le temps de fuir, «coupable» finalement de porter une différence inacceptable...

Un Croate de Croatie (ingénieur de 49 ans)

«J'ai passé vingt jours dans ce camp. Mon collègue a été fusillé parce qu'il avait résisté quand on le maltraitait. Un homme qui était à côté de moi est mort à la suite de ses mauvais traitements. Sa femme, il aurait voulu la revoir avant de mourir pour tout lui raconter.

J'ai peur pour l'existence de toute ma famille. Je ne vois pas de vie future comme celle que j'avais auparavant. Nous avons un niveau de vie au-dessus de la moyenne. J'avais une maison, deux voitures, une maison à la mer, toutes les possibilités d'un homme civilisé. Je n'ai plus rien. Tout a disparu. Il m'est très difficile de me rappeler tout cela.»

(Cités in: *L'enfer yougoslave*, 1994, p. 116)

Un Croate de Croatie (agriculteur de 42 ans)

«Ils s'étaient battus trois jours et n'avaient plus de munitions. On les avait emprisonnés et torturés. Chacun d'eux avait connu une mort différente. A certains manquait la moitié de la tête. D'autres avaient la peau brûlée. L'un d'eux avait les testicules attachés par un câble. Certains avaient été tués par balles. A certains on avait arraché les dents. Leurs yeux étaient parfois tuméfiés.»

(Cités in: *L'enfer yougoslave*, 1994, p. 123)

Un musulman de Bosnie (tapissier de 42 ans)

«Ils nous ont emmené faire du travail forcé. Puis ils nous ont emmené dans un camp. Il y avait seulement des Musulmans et des Croates. On disait aux soldats de l'armée régulière qui nous gardaient que leur famille avaient été massacrée, pour augmenter leur agressivité. Nous avons des poux et de la dysenterie. La nuit, vers une heure du matin, ils venaient avec des cagoules blanches. Ils emmenaient des groupes dehors que nous devons ramener. Ils étaient tous noirs à force d'être battus. Tous les matins nous devons sortir deux ou trois morts. Juste avant que le CICR ne vienne, ils ont emmené les enfants et les vieillards se cacher. Il nous était difficile de dire quoique ce soit, on nous l'avait interdit. Après leur départ, on nous battait encore plus, sous prétexte que certains s'étaient plaints.»

(Cités in: *L'enfer yougoslave*, 1994, p. 187-188)

Les Serbes qui vivent en minoritaires dans les zones ennemies connaissent aussi peur, privations, bombardements, exactions...

Un Serbe de Bosnie (dessinateur de 47 ans)

«En général nous étions seulement battus durant les interrogatoires, bien qu'il y ait eu des exceptions, en particulier pour des règlements de compte personnels. Ces interrogatoires n'avaient lieu que pour nous dire que nous étions serbes, Tchétzniks, que nous avions des armes et que nous étions responsables des émeutes. Ce n'était pas vrai.

Un soir, ils ont emmené mon frère dans ma cellule. Son apparence était terrible. Puis il a encore été interrogé et maltraité. Après ces coups, il a été jeté du troisième étage par la fenêtre. Plus tard, ils m'ont dit et ont dit à sa femme qu'il s'était suicidé.» (Cités in: *L'enfer yougoslave*, 1994, p. 217)

Un Serbe de Bosnie (avocat de 32 ans)

«Tout notre village a été brûlé. Il y avait dix maisons dans ce village, toutes serbes, et une école élémentaire. Plus rien n'existe. Dix personnes ont été tuées. Cinq ont réussi à échapper au massacre. Le village n'était pas assiégé, mais ils se sont rués dedans. Ils ont violé cinq femmes. Toutes avaient au minimum cinquante ans. L'oncle de mon père a eu la gorge coupée et on lui a gravé une croix sur la poitrine avec un couteau. Mon père aussi a été tué. L'homme qui dirigeait le groupe responsable du massacre s'appelle Semin, un Musulman qui vient de Hum. C'est un éleveur de bétail, un homme très riche qui a une armée privée avec des hommes en uniforme et des armes.»

(Cités in: *L'enfer yougoslave*, 1994, p. 219)

Guerres de religion et barbarie

D'après l'historien français Pierre **Chaunu**, spécialiste de l'histoire des religions, les différents **adversaires**, bien que **de religions différentes, ne se battent pas pour une question de dogme**, leurs dirigeants ne sont pas pratiquant, ou alors par opportunisme, et il n'est nulle part question de conversions forcées. En réalité, certains milieux Serbes, Croates ou Musulmans, dans des proportions diverses, chercheraient à exterminer ceux qu'ils n'ont pas pu faire partir de la région qu'ils veulent contrôler, ou qui n'ont pas réussi à fuir à temps et qui se sont «simplement» trouvés sur leur passage. Alors, pourquoi cette **politique**, qui est sans doute loin d'être agréée par l'ensemble des opinions, **de ségrégation, par la guerre**, consistant à homogénéiser les régions, culturellement? Ce «**conflit entre ethnies**», comme on l'entend dire souvent, est pourtant bien un conflit entre peuples **qui ne se distinguent que par la religion**, et seulement par elle, rappelle Chaunu. En effet, **les Musulmans** de ces régions, par exemple, parlent la même langue que leurs adversaires, habitent la même terre depuis des siècles et ont la même origine puisque, pour leur très grande majorité, ils descendent de populations locales, donc non immigrées, converties à l'islam depuis le XV^e siècle. **Leur culture est la même, leurs traditions, leurs littératures sont analogues. Ils ont réussi à vivre, le plus souvent, en harmonie avec catholiques et orthodoxes.**

Néanmoins, pour ce pape serbe par exemple, catholiques et musulmans seraient toujours animés de véritables intentions missionnaires:

Un pape serbe de Croatie (45 ans)

«Cette guerre s'est produite à cause de l'Islam conquérant et du Vatican perfide. Dans la même rue en ex-Yougoslavie il y avait un Serbe, un Croate et un Musulman qui vivaient ensemble. Et maintenant, le monde se demande ce qui s'est passé. Nous, Serbes, avons honte de ces hommes qui ont provoqué des massacres, qui ont fait des viols, mais en tant que nation, nous n'accepterons pas d'être envoyés à la mosquée ou à l'église catholique. Nous savons que le pape a envoyé environ 10'000 prêtres, avec l'ordre de convertir les orthodoxes au catholicisme. Ça a toujours été l'intention des Croates et des Musulmans de convertir les orthodoxes depuis le temps de Cyrille et Méthode (les deux frères qui ont christianisé les slaves au IX^e s.). Et c'est encore le cas aujourd'hui. Ça été la même chose avec l'Islam. Ils sont venus d'Asie et nous ne sommes pas venus les chercher.

Pas un Serbe dans le monde ne veut changer d'Église. Nous ne voulons pas convertir les catholiques et les musulmans à l'église orthodoxe, à moins que quelqu'un ne veuille la choisir délibérément. La ligne de séparation passe à travers la Yougoslavie et devient visible. Tout les gens du monde devrait savoir cela.» (Cités in: *L'enfer yougoslave*, 1994, pp. 125-126)

Malgré tout, **Chaunu** pense qu'il s'agit d'abord de **guerres civiles** aux prétextes divers – nationalistes le plus souvent, exacerbés par les difficultés économiques– dans lesquelles s'affrontent des partis qui se reconnaissent davantage par la religion que sur la base de critères sociaux ou politiques. **Quarante ans de communisme athée n'ont pas empêché les plus fanatiques de s'identifier à une foi qui n'est qu'un commode signe de ralliement pour assouvir un pseudo-besoin de pureté ethnique ou pour venger l'exaction commise par un ennemi**, lui-même provoqué peut-être, ou alors agissant pour des raisons analogues. Dans un **contexte de crise politique et économique profonde, pour des groupes fanatiques, et jusqu'aux dirigeants les plus respectés, il peut arriver qu'une histoire mal interprétée, ou mal oubliée, serve d'alibi aux nationalismes les plus étriqués, à des formes de violence et de des rituels macabres résurgents, propres aux sociétés traditionnelles**: ainsi, pour exciter les vieilles rancoeurs, on ressort les exactions commises par les Oustachis croates ou les Tchetniks serbes dans le contexte collaboration-résistance de la Seconde Guerre mondiale.

Peut-on tirer des **analogies avec les guerres de religion européennes des XVI^e et XVII^e siècles**? Sous forme d'hypothèses, nécessairement, et dans l'espoir, peut-être, de parvenir à conjurer d'autres horreurs en apportant quelques éléments de compréhension des mécanismes qui les provoquent.

La première analogie résiderait dans ce qu'il peut y avoir de similaire entre une «purification confessionnelle» – telle qu'on la pratiquait il y a trois ou quatre siècles – et les «purifications ethniques» d'ex-Yougoslavie. Dans la «purification ethnique», n'y a-t-il pas une volonté d'appliquer à des ethnies de même culture mais de religions différentes, et bien que ce ne soit donc pas pour des raisons religieuses, le **principe**

confessionnel établi au XVI^e siècle et résumé dans la formule de 1555 (Diète d'Augsbourg) *cujus regio, eius religio*: «la religion d'un pays est celle du prince de ce pays»? Aux XVI^e et XVII^e siècles, cela signifiait que les particuliers devaient embrasser la religion de celui ou ceux qui les gouvernaient (roi, prince laïque ou ecclésiastique, régime aristocratique...), de gré ou de force. La possibilité de gagner le pays voisin de religion différente était parfois laissée à ceux qui refusaient le nouveau baptême, tandis qu'on procédait aussi, parfois, à la persécution ou à l'extermination des minorités qui résistaient.

Par ailleurs, de même que le ministre de la guerre de Louis XIV, Louvois, logeait des dragons (soldats à cheval) chez les protestants, avec licence de s'y comporter comme en pays conquis, de se livrer à toutes les exactions (sévices, viols, saccages...) pour les «convertir» ou leur faire quitter le pays, de même, l'ex-Yougoslavie a été le théâtre de «**dragonnades**» qui ne portent pas leur nom. Ici en effet, il ne s'agit pas d'arracher une conversion, les mises en scènes à la façon des dragonnades sont orchestrées pour s'emparer des biens des familles persécutées. Mais avant de partir, les malheureux doivent signer à ceux qui les expulsent des papiers qui prouveront que tout s'est passé dans la plus stricte «légalité».

Une musulmane de Bosnie (médecin de 55 ans, réfugiée en Allemagne)

«Je n'avais pas d'autre capital que cet appartement luxueux que j'adorais, avec une riche bibliothèque... que j'avais mis tous mes soins à décorer. Un jour à la banque, l'un des soldats en faction m'a dit de venir avec lui et m'a emmenée dans un bureau derrière le guichet. Quatre autres soldats sont arrivés. J'avais peur. L'un d'eux a fouillé mon sac. Un autre m'a incroyablement insultée et m'a donné un coup sur la tête. De retour chez moi, j'ai senti que ma tête me faisait mal. Je ne sais pas si j'avais reçu un coup de poing ou un coup de crosse.

Le même jour, un policier militaire s'est présenté chez moi et m'a dit qu'il avait entendu dire que je voulais quitter mon appartement et que je devais faire au plus vite pour qu'il puisse lui-même s'y installer, au nom des services rendus à la nation. J'ai dû partir en emportant presque rien.»

(Cités in: *L'enfer yougoslave*, 1994, p. 244)

Une deuxième analogie tiendrait dans l'**extrême barbarie** qui caractérise de tels conflits, lorsque les plus bas instincts ont tout loisir de s'épancher, au nom de la «religion», cautionnés par les «nécessités» de la guerre et la quasi impunité que confère l'immobilisme de l'État ou des puissances voisines. Miliciens, groupes armés... - véritable soldatesque³-, voient dans la population, l'ethnie..., vivant sur le territoire convoité, désiré «pur», un groupe qu'il faut donc chasser, exterminer. Dont il faut effacer toute trace, aussi, en faisant table rase du passé: la purification ethnique entraîne donc aussi la profanation et la destruction des lieux de culte (plus de 600 mosquées détruites en Bosnie sur 2000) et des monuments culturels.

On retrouve dans les conflits de Bosnie, les exactions classées généralement sous la rubrique «**horreurs de la guerre**» et qui ont été perpétrées à chacun des siècles de l'histoire européenne, ici ou là, sous couvert de «guerre de religion» ou dans le cadre de conflits interethniques. Dans cette logique totalitaire de l'extermination, le meurtre de

3 Soldatesque: groupes de soldats particulièrement brutaux et indisciplinés.

l'autre s'accompagne de «rituels» dont il est difficile d'essayer d'exprimer les circonstances, tant ils sont innommables. À l'extrême de l'horreur, la victime doit assister à sa propre destruction, à sa propre déchéance. Et le point ultime du saccage de l'intimité, de l'humiliation, c'est **le viol**, considéré avec le pillage, dans toutes les guerres, comme l'inévitable «rançon du soldat». En Bosnie, le viol est tenu par les instances internationales comme un instrument du «nettoyage ethnique», au même titre que la torture, les déportations ou les massacres. Souvent, la famille est contrainte d'assister au viol d'un de ses membres. Ainsi, des dizaines de milliers de femmes... jusqu'à la jeune fille de moins de dix ans, violée par le voisin –le pire des bourreaux–, laissée pour morte. Le viol, humiliation absolue –et c'est la raison pour laquelle peu de femmes acceptent d'en parler– est en Bosnie une pratique systématique qui vise à démoraliser les communautés et à les pousser hors de la région à épurer.

Aux yeux de tels tortionnaires, le groupe victime de l'épuration doit encore subir **la torture**: il faut que passe par la douleur, par un acharnement sadique sur le corps, ce pour quoi on le persécute. On penserait aux supplices publics des criminels que les monarchies européennes avaient établis à l'âge classique (supprimés à la Révolution française) et qui ainsi resurgiraient contre des «criminels» nés dans l'imagination de nationalistes sadiques, désinformés, imbus de mentalités surannées, persuadés d'être assurés de l'impunité, voire investis d'une mission. L'analyse de l'historien moderniste **Denis Crouzet** et les témoignages de victimes permettent sans doute d'accréditer de telles explications.

Religion et barbarie (un historien moderniste)

«(Pour les catholiques du XVI^e siècle), la violence n'est pas un péché: les prédicateurs le répètent, elle est le moyen de dire sa fidélité à Dieu. (...) L'«hérésie» est perçue comme un châtement: (...) à partir du moment où une créature façonnée par Dieu à son image s'est détournée de Lui, elle n'est plus qu'une bête, il faut la tuer. (...) Ceux qui ne combattent pas les calvinistes seront rejetés de Dieu lors de sa seconde venue. (...) Un degré d'horreur extrême est atteint. Le corps est le lieu du jugement divin, alors on le martèle pour le faire apparaître comme informe, on en fait sortir les viscères pour dévoiler que la créature hérétique cachait une horreur intérieure. (...) (Alors) que les violences des systèmes totalitaires sont plutôt froides, cachées ou discrètes (...), les violences religieuses du XVI^e siècle sont montrées, exhibées. (...) Lorsque le religieux est en jeu, peut-être l'horreur est-elle exhibitionniste, parce qu'elle se veut un signe divin, une pédagogie de la puissance de Dieu? Les guerres de Religion, en ce sens, évoqueraient l'Algérie, où les tueurs laissent une trace visible - la mutilation des corps - quand ils égorgent les villageois.»

(«La Saint-Barthélemy: religion et barbarie», entretien avec Denis Crouzet in: *L'Histoire* no 215 novembre 1997, pp. 32 ss).

Et dans les guerres de Bosnie? Le cas échéant, elles ne seraient donc pas des «guerres de religion» au sens où l'entend Chaunu de conflits qui forcent à la conversion. Mais par l'horreur sacrée de leurs exactions, qui visent à supplicier le corps au nom d'une injonction métaphysique, elles entreraient tout de même dans les marges du concept. Cette recherche de sens peut paraître dérisoire, byzantine, certes. Et elle ne doit en aucun cas aboutir à la justification de l'atrocité, tout au plus à la compréhension des sombres mécanismes qui poussent à torturer, massacrer... **Peut-être les circonstances de la**

guerre donnent-elles aux «salauds locaux» (expression tirée d'un des témoignages placés en synthèse) **l'occasion d'assouvir leurs plus bas instincts sous des formes rituelles qui ont perduré, propres à une culture noire du sacré dont la genèse s'est obscurcie, mais hélas pas les horribles modalités d'exécution.** Car enfin, pourquoi exécutent-ils leurs ennemis, pourquoi exécutent-ils des populations, et pourquoi dans de telles conditions?

Un Croate de Croatie (agriculteur de 42 ans)

«Ils s'étaient battus trois jours et n'avaient plus de munitions. On les avait emprisonnés et torturés. Chacun d'eux avait connu une mort différente. A certains manquait la moitié de la tête. D'autres avaient la peau brûlée. L'un d'eux avait les testicules attachés par un câble. Certains avaient été tués par balles. A certains on avait arraché les dents. Leurs yeux étaient parfois tuméfiés.»

(Cités in: *L'enfer yougoslave*, 1994, p. 123)

Un Serbe de Bosnie (avocat de 32 ans)

«Tout notre village a été brûlé. Il y avait dix maisons dans ce village, toutes serbes, et une école élémentaire. Plus rien n'existe. Dix personnes ont été tuées. Cinq ont réussi à échapper au massacre. Le village n'était pas assiégé, mais ils se sont rués dedans. Ils ont violé cinq femmes. Toutes avaient au minimum cinquante ans. L'oncle de mon père a eu la gorge coupée et on lui a gravé une croix sur la poitrine avec un couteau. Mon père aussi a été tué. L'homme qui dirigeait le groupe responsable du massacre s'appelle Semin, un Musulman qui vient de Hum. C'est un éleveur de bétail, un homme très riche qui a une armée privée avec des hommes en uniforme et des armes.»

(Cités in: *L'enfer yougoslave*, 1994, p. 219)

Une Musulmane de Bosnie (ouvrière de 24 ans)

«J'ai vu une fillette se faire violer par deux hommes masqués. J'ai quand même reconnu les deux frères T., des voisins. Auparavant, ils étaient simplement agriculteurs. L'enfant violée est morte au bout de douze heures. J'ai su par sa mère, présente dans la ville mais pas témoin du viol, que la petite avait sept ans.»

(Cités in: *L'enfer yougoslave*, 1994, p. 294)

Un milicien passé aux aveux

«Parfois, Miro le chef du camp, nous disait qu'il allait y avoir des nouvelles filles et qu'il n'y aurait pas assez de place et de nourriture pour les anciennes. Alors on violait les filles et après on les amenait en voiture sur la montagne et on les tuait. J'en ai tué six, Anissa, Fatima, Majra, Sabina, Senada et Subula.»

(Cités in: *L'enfer yougoslave*, 1994, p. 295).

Une Musulmane de Bosnie (étudiante de 22 ans)

«A la mairie, je suis montée au deuxième étage. Je suis entrée dans une pièce et j'ai payé mes factures. Lorsque je suis sortie, un Tchétnik de 40 à 45 ans m'a saisie et m'a emmenée dans un autre bureau. Il m'a fermé la bouche avec une couverture. Il a déchiré le haut de mes vêtements et m'a enlevé le bas. Il m'a violée là, debout. Cela n'a pas duré longtemps. Il avait fini. J'étais vierge. Je suis sortie de la pièce en courant. Je ne pouvais rien dire à personne. Je suis tombée enceinte mais les

combats avaient repris et je ne pouvais partir. L'accouchement a eu lieu le 17 janvier 1993. Mais je n'accepte pas l'enfant.»

(Cités in: *L'enfer yougoslave*, 1994, p. 296)

L'hypothèse neurobiologique

Parmi les nombreux chercheurs qui s'efforcent d'examiner les comportements déviants sous le scalpel des neurosciences, l'Américain **Itzhak Fried**⁴ est arrivé à la conclusion que **des groupes de personnes initialement non violentes peuvent se transformer en tueurs zélés en fonction d'un syndrome** (association de plusieurs symptômes): le Syndrome E, caractérisé par «une violence répétitive, des idées obsessionnelles, une absence d'émotions habituelles par rapport à l'acte de tuer, une aptitude à compartimenter ses émotions (ceux qui en sont atteints peuvent passer la journée à envoyer des enfants dans des chambres à gaz et rentrer chez eux le soir pour souper tranquillement en famille) et une forte contagion (...). Les principaux facteurs de risque sont le sexe masculin et un âge entre 15 et 50 ans.»

Le syndrome E découlerait d'une rupture -la «fracture cognitive»- entre les différentes parties du cerveau impliquées dans l'émotion, l'humeur et les réactions aux événements extérieurs. Ainsi, **la méchanceté courante, poussée à l'extrême, pourrait conduire aux pires atrocités dans le cadre d'un groupe où la violence et l'atrocité prennent un caractère exaltant et répétitif.**

En guise de synthèse

«Les salauds, les crétins et les victimes»

Et pourquoi ne pas donner la parole, aussi, à un observateur étranger, un médecin militaire belge fonctionnant en Bosnie pour le compte de l'ONU. Il s'est décidé à publier ces carnets en entendant un confrère lui dire:

«Plus j'observe et plus j'ai l'impression que l'essentiel m'échappe; l'actualité nous montre trop d'exemples d' "intellectuels" se mêlant de donner des leçons après quelques jours de visites guidées, ou se servant de l'horreur pour promouvoir leur image. Pour mieux comprendre, il me faudrait une liberté d'action qui me fait défaut.»

Voici donc un extrait des carnets de ce médecin casque bleu. Le mécanisme qu'il dénonce n'est-il pas celui de tous les totalitarismes?

«Le mécanisme de la guerre en ex-Yougoslavie me paraît tout à fait évident: 5'000 salauds ont fanatisés 50'000 crétins pour faire 5 millions de victimes. Chiffres symboliques bien sûr, et les frontières passent à l'intérieur de chacun, mais le modèle permet de comprendre.

Les salauds": ceux à qui l'horreur profite. (...) D'abord les "hauts salauds", ex dignitaires du régime, hauts gradés (...) sans foi ni loi, ambitieux, retors,

4 D'après la recension d'un article de la revue *The Lancet* (20 décembre 1997) faite par le *Journal de Genève* (VOS Anton), 27/28 décembre 1997.

démagogues, avec un souverain mépris pour les populations, tant les leurs que les autres. Incapables de juguler la déliquescence de l'économie, craignant d'être balayés, ils ont sorti de leurs bottes la carte du nationalisme pour conquérir le pouvoir ou s'y maintenir. (...)

Ensuite, les "salauds locaux", petits potentats et seigneurs de guerre. (...) Ils s'arrogent une grande autonomie dans l' "organisation" de la saloperie, dont ils profitent au maximum, en faisant main basse sur les avoirs des "ennemis" et une partie de l'aide humanitaire. Alliés de circonstance avec des truands de haut vol (...).

Les crétins": ceux pour qui la guerre est jolie, dont la raison est obnubilée par des slogans ou des instincts.

Les crétins fanatiques", religieux ou nationalistes: les moudjahiddins musulmans, dont ceux des pays "frères" qui se sont infiltrés dès le temps de paix sous prétexte d'études; les héritiers des Tchetsniks serbes; des Oustachis croates... Préfanatisés, prêts à tout pour la "bonne" cause.

Les crétins psychopathes". La rivalité entre villes cultivées, relativement prospères, et les campagnes arriérées, a permis la fanatisation de villageois qu'on a lancés sur les villes honnies en leur désignant "l'autre" comme responsable de leur misère. (...) Autre variété: la pègre des cités (...). On y recrute les massacreurs à la chaîne, les tortionnaires, les voleurs professionnels. L'affolement provoque le vide devant eux, ce qui arrange les "hauts salauds" (purification ethnique) et les "salauds locaux" (règlements de compte), et confiscation des biens de ceux qui se sont enfuis).

Les victimes" enfin. Les "soldats" improvisés, qu'on envoie au casse-pipe quasi sans instruction (...), chair à canon d'une guerre dont les enjeux les dépassent parce qu'ils dépassent tout entendement. Ceux qui se résignent à se battre pour défendre leurs proches, et que la haine gagne peu à peu. Les responsables demeurés intègres et qui tendent désespérément de contenir le chaos.

Les populations qu'on détrouse, qu'on affame, qu'on déplace, qu'on viole, qu'on massacre. (...) On y trouve tous les types de réaction, depuis le morne désespoir jusqu'à l'abnégation».

Gérard ADAM, *Chronique de Santici*, Éd. Luce Wilquin (à paraître).
Cité in: *Coopération* 11/16 mars 1995.

D'autres témoignages et opinions encore

• Extraits du *Journal de Genève*, 1995-1996:

Un casque bleu français:

«Si l'on compare la quantité d'armes et de munitions par habitant à Sarajevo et à Beyrouth, le Liban ressemble à Disneyland. Dans cette ville cul-de-sac, porter une arme, c'est comme avoir un jeans ou un paquet de cigarettes.»

Un journaliste

(envoyé spécial du *Journal de Genève*, Jérôme Koechlin):

«Ce qu'ils aiment, les snipers, c'est se défouler à la nuit tombante, lorsqu'ils ne distinguent plus leurs cibles. Car ils n'ont pas tous un fusil à infrarouge. Alors ils lancent des fusées éclairantes sur l'ennemi avant de vider leur chargeur sur une

ombre fugitive. Ils sont chacun à la tête d'un groupe de guerriers, et traitent leurs adversaires d'"animaux". Il y a cent armées en Bosnie!

Tant que Sarajevo, lieu de brassage ethnique et de croisement culturel, aura encore un souffle, il y aura des criminels pour parachever son anéantissement. La destruction de Sarajevo, comme hier Vukovar, est devenue un rituel macabre censé fonder une nouvelle identité, épurée de cet Autre qui dérange. Pour les miliciens serbes, et dans une moindre mesure, croates, détruire les villes signifie prendre le pouvoir en rasant ce qui précédait. Ils pillent et incendient les bâtiments, tuent la population, brûlent les archives et les bibliothèques, et mettent à sac les musées et les lieux de culte. Ils tuent Sarajevo en s'en prenant à ce qu'elle a de plus cher: sa volonté de survie, sa mémoire.

Les cliques d'ultranationalistes responsables du chaos sont pris les populations en otage et leurs aspirations en tenaille»

Une professeur de littérature anglaise à l'Université de Sarajevo:

«Je n'en peux plus, j'ai vu trop de sang. Izetbegovic (le président bosniaque) aurait dû savoir où ce nationalisme mènerait la Bosnie. Mais je ne peux pas le mettre dans le même panier que Milosevic ou Karadzic (les chefs serbes) qui sont des criminels de guerre.

Sarajevo est à une heure de vol de Milan, mais nous sommes à des années-lumière de son niveau de vie. Nous pensions que le monde entier avait les yeux tournés vers nous. Quelle erreur! On a fait du général Morillon (commandant la FORPRONU, il avait refusé de céder à un ultimatum serbe pour tenter de sauver la population civile de Srebrenica) un héros, alors qu'il n'a été qu'une marionnette, un alibi aux mains des dirigeants européens pour ne pas intervenir militairement.

La générosité sans puissance, ce sont des sermons du dimanche pour des gens sans foi, pas plus.»

Le fondateur de la radio ZID de Sarajevo

(professeur de droit à l'Université de Sarajevo):

«Ceux qui font la guerre ne sont pas d'authentiques Sarajéviens. Notre mission est de faire renaître la Sarajevo culturelle et spirituelle que nous aimons. Le Mur de la honte s'est déplacé en Bosnie et la conscience occidentale s'écrase dessus.»

Bibliographie

- «Au diable la science!» par VOS Anton, in *Journal de Genève* 27/28 décembre 1997 (Syndrome E).
- «Bosnie: trois repères» par ARSENIJEVIC Drago; KOECHLIN Jérôme; BOSSHARD Antoine, in *Journal de Genève* 13 août 1993/ 187, p. 2.
- «Il n'y a plus de guerres de religion!», entretien avec Pierre CHAUNU. Propos recueillis par DUFAY François; CHUVIN Pierre, «Une guerre civile au nom de la religion», in *L'Histoire* 167/ juin 1993, pp. 64-65.
- «La Saint-Barthélemy: religion et barbarie», entretien avec Denis CROUZET. Propos recueillis par NIKEL Séverine, in *L'Histoire* 215/ novembre 1997, pp. 32-37.
- «République fédérale de Yougoslavie; Bosnie-Herzégovine», in: *Quid 1995; Quid 1996* (Dominique et Michèle FRÉMY, dir.), Paris Laffont 1994; 1995.
- BEIS Gabriel, «“Mémoires” : pour une approche des crises yougoslaves», in: *L'Information Historique* 1994 no 5 (Armand Colin), pp. 201-206. Sur le “titisme” et la désintégration de la Yougoslavie avant la guerre de Bosnie.
- BEIS Gabriel, «Relire notre histoire ou de Sarajevo à Sarajevo», in: *L'Information Historique* 1993 no 3 (Armand Colin), pp. 89-93.
- CHICLET Christophe, «L'implosion yougoslave», in *Universalia 1994. La politique, les connaissances, la culture en 1993*. Paris Encyclopaedia Universalis 1994, pp. 162-168.
- DIZDAREVIC Srdjan, «1993: une année qu'il faudrait oublier», in: *Le Monde 1944-1994*. Paris journal *Le Monde* 1994, p. 110.
- GUTMAN Roy, *Bosnie: témoin du génocide*. Paris Desclée de Brouwer 1994, 282 p. Roy Gutman, reporter à *Newsday*, fut le premier à révéler l'existence des camps serbes en Bosnie et leurs horreurs. Avec l'arrivée du CICR et des journalistes, certains camps se sont vidés au profit d'établissements plus discrets. Il y a eu aussi des camps croates et musulmans, mais les populations serbes n'auraient pas vécu toute l'ampleur du calvaire des Musulmans et des Croates de Bosnie.
- KOECHLIN Jérôme, «Ex-Yougoslavie: les raisons d'une débâcle», in: *Journal de Genève* 2 décembre 1994 / 87, p. 3.
- KRULIC Joseph, *Histoire de la Yougoslavie de 1945 à nos jours*, Éditions Complexe 1993.
- *L'enfer yougoslave. Les victimes de la guerre témoignent* par: BOULANGER Claire; JACQUEMART Bernard; GRANJON Philippe (Postface de Jean-François DENIAUD de l'Académie française). Paris Belfond «Médecins du Monde» octobre 1994, 377 p. Les témoignages à la première personne recueillis par Médecin de Monde sur l'indicible drame yougoslave, replacés dans leurs contextes, avec une bibliographie, une chronologie et un index pour aller plus loin.
- LUTARD Catherine, «Serbie», in: *Encyclopaedia Universalis, Supplément 2*, Paris Encyclopaedia Universalis France 1996, pp. 1366-1369.
- OURDAN Rémy, «Ratko Mladic le barbare», in *Le Monde* 9.02.1996 / sélection hebdomadaire 15.02.1996.
- SAMARY Catherine, «Impossible compromis territorial en Bosnie», in *Le Monde diplomatique. Manière de voir* 25. *Le bouleversement du monde*, février 1995, pp. 44-50. Par l'auteur de *La Déchirure yougoslave. Question pour l'Europe* (Paris L'Harmattan 1994, 175 p.), le bilan de trois ans d'affrontements et de vaines négociations dans lesquelles la communauté internationale est présentée comme velléitaire face à la stratégie des milices serbes de dépecer l'État bosniaque. Cartes couleurs très explicites sur l'héritage de l'histoire et la situation contemporaine.
- *Yougoslavie. Suicide d'une nation européenne*, série produite par la télévision britannique BBC en 1995 («La fièvre nationaliste, 1987-1989; Levée de bouclier en Croatie, 1990; La rupture: la guerre commence, 1991; Les portes de l'enfer la Bosnie, 1992-1993»). La qualité de l'enquête et de la documentation, la structuration des matériaux historiques et la mise en parallèle des versions des protagonistes font de cette série une source incontournable du dossier ex-yougoslave.

Méthode et cadre général

- BRAUDEL Fernand,
 - *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*. 1. «La part du milieu», Paris Armand Colin 9^e édition 1990 (Préface à la première édition, 1946/1949), pp. 16-17.
 - *Grammaire des civilisations* (En particulier: «Introduction: histoire et temps présent»; I. I. «La civilisation se définit par rapport aux diverses sciences de l'homme»; I. II. «Les civilisations sont des continuités»), Paris Arthaud 1987 (1963), pp. 25 ss.
- GUILLON Jean-Marie, «Enseigner l'histoire du temps présent», in *Écrire l'histoire de temps présent*, Actes de la journée d'études de l'IHTP Paris CNRS 14 mai 1992, Paris CNRS éditions 1993, pp. 375-381.
- FONTAINE Piet, «Ce que l'enseignement de l'histoire omet: l'histoire et la vision tragique du monde», in *Enseigner l'histoire. Des manuels à la mémoire* (MONIOT Henri, dir.), Peter Lang 1984, pp. 113-126.
- SOULET J. F.; GUINLE-LORINET Sylvaine, *Précis d'histoire immédiate. Le monde depuis la fin des années 60*. Armand Colin 1989, 480 p.
- RICHARD Guy, *L'histoire inhumaine*, Paris Plon 1992.

Comment procéder, sur la base d'un tel «contenu de cours», avec une classe d'histoire, au secondaire ?

1. Si l'objectif est d'élaborer la notion d'«atrocité», il est indispensable de **mesurer les représentations initiales des élèves** sur «les horreurs de la guerre», avant de tenter une reconstruction des concepts spontanés, en corrigeant les aspects mal fondés qu'ils peuvent recouvrir (euphémismes, atténuateurs sémantiques, fausses perceptions ou images erronées...), dans le cadre d'un conflit réel. Après avoir provoqué l'émergence des schèmes instinctifs (exprimés sous forme de textes, de schémas, de dessins...), les avoir affichés, mis en évidence -par un questionnement sérié et ouvert-, il s'agit d'amener la classe à les examiner au regard des témoignages recueillis dans ce dossier, par exemple. Dans le domaine des représentations sur des concepts qui relèvent de l'identité humaine et de l'affectif, au-delà du pur domaine cognitif, la **didactique socio-constructiviste** s'avèrera évidemment particulièrement appropriée.

Cela revient donc à **rechercher** la vraie nature de la guerre, en prenant celle de Bosnie à témoin. «Rechercher»: non pas transmettre frontalement, mais placer la classe en situation de **raisonner sur des concepts après avoir fait émerger les notions approximatives, fausses... les avoir confrontées au sein de la classe, entre élèves et relativement aux concepts disciplinaires, aux trois niveaux classiques d'analyse de la nouvelle histoire**,⁵ par exemple:

- composantes lointaines, inconscientes, «structurelles»: contexte neurobiologique (prédispositions psychologiques, Syndrome E...), sens primitif du sacré assignant le corps de l'ennemi au supplice, haines ancestrales «rémanentes» voire «raciales», antagonismes viscéraux... On pourrait se «contenter» de combattre entre soldats: non, on supplicie les militaires prisonniers, et même la population civile: vieillards, femmes, enfants... Alors?
- circonstances de moyen terme, «conjoncturelles»: crise économique latente, contentieux mal dissipés, récurrents, nationalismes exacerbés... ;
- contingences ou volontés plus immédiates, «événementielles»: action délétère de chefs influents, intérêts de grandes puissances, accentuation d'une crise économique...

L'enseignant dispose, après cette mise à plat initiale, de prérequis différenciés qui lui permettent de mesurer les distorsions dans les concepts qui ont émergé. Il peut placer les élèves sur la documentation, les confronter aux informations à disposition, dont certains éléments sont sans doute de nature à modifier leurs représentations initiales, pour les conduire à la remise en question d'une opinion qu'ils tiennent peut-être, diversement, comme toute faite.

5 Niveaux qu'un Braudel a magistralement mis en scène dans *La Méditerranée*: «(...) Une histoire quasi immobile, (...) faite de retours insistants. (...) **Une histoire lentement rythmée (... où) les forces de profondeur sont à l'oeuvre dans le domaine complexe de la guerre. Car la guerre, nous le savons, n'est pas un pur domaine de responsabilités individuelles.** (...) Une histoire traditionnelle, l'histoire événementielle (...), la plus riche en humanité, la plus dangereuse aussi. Méfions-nous de cette histoire brûlante encore, telle que les contemporains l'ont sentie, décrite, vécue, au rythme de leur vie, brève (...)» BRAUDEL Fernand, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*. 1. «La part du milieu», Paris Armand Colin 9^e édition 1990 (Préface à la première édition, 1946/1949), pp. 16-17.

Voir aussi: *Grammaire des civilisations* («Introduction: histoire et temps présent»; I. I. «La civilisation se définit par rapport aux diverses sciences de l'homme»; I. II. «Les civilisations sont des continuités»), Paris Arthaud 1987 (1963), pp. 25 ss.

2. Si l'objectif est de résoudre une question d'histoire immédiate relative aux causes d'un conflit, à partir des circonstances apparentes (sources indirectes), on peut suggérer le dispositif suivant.

- **Prérequis.** L'enseignant aide tout d'abord les élèves à rassembler les idées qu'ils se font des causes et des circonstances de la guerre, en général (sur la base des données fournies par un manuel), et des conflits de l'ex-Yougoslavie, en particulier. Il peut par exemple recueillir les différents avis (exprimés sous toutes formes appropriées, écrites ou iconiques) en fonction d'un questionnement ouvert: qui sont les antagonistes, dans quelles circonstances s'affrontent-ils? Qui est responsable, victime?
- **Analyses.** Le professeur fournit ensuite les informations qu'il jugera utiles, présentées sous forme de savoir déjà rationalisé ou de témoignages (sources directes dont il faut faire une brève critique interne -qui parle?- et externe -qui recueille?-). Il peut placer ainsi ses élèves en situation de réviser leurs propres représentations.

- Par exemple, que penser de l'analyse tirée du terrain par le médecin casque bleu: corrobore-t-elle d'autres informations, tirées par exemple du présent dossier, si on les confronte?

- Qu'apportent les témoignages rassemblés par Médecins du Monde à l'idée qu'on peut se faire de la guerre? Par rapport à un texte rationnel, organisé par un journaliste ou un historien?

(C'est probablement sur de tels témoignages, que les représentations des élèves vont surtout pouvoir évoluer vers une appréhension civique de la guerre, fondée et lucide).

- La connaissance de l'histoire de l'ex-Yougoslavie (même partielle) peut-elle éclairer les causes des conflits (à l'aide du dossier: établir une typologie des causes -lointaines/immédiates, internes/externes- ; dissocier la part de «l'histoire» -les contingences (ce qui se produit sans raisons apparentes- de la part des volontés, donc responsabilités, individuelles ou collectives, sur la base des témoignages et des analyses...)

- **Synthèse/évaluation (jugement personnel).** Ainsi qu'une tribu de Bochimans du S.-O. africain actuel nous renseigne sur nos propres sociétés d'avant l'agriculture ou qu'une cathédrale révèle nos croyances de l'époque médiévale, les guerres de Bosnie restituent les atrocités de toutes les guerres. Mais il faudrait éviter d'en faire une froide leçon de chose et se rassurer en pensant que le monstre ne renaîtra jamais de ses cendres. Il peut resurgir, partout, à tout moment, moyennant quelques conditions dont il faut absolument chercher à cerner les funestes mécanismes: apprendre à dissocier la part sur laquelle il est difficile d'agir tant qu'elle reste instinctive ou idéalisée, mythifiée, de la part des responsabilités plus immédiates que les individus ou les sociétés ont à assumer.

Enfin, y aurait-il quelque chose à faire ou à éviter de faire pour que de tels conflits n'éclatent pas? A-t-on déjà réussi à empêcher un conflit armé dans l'histoire: Nicolas de Flüe, Gandhi... ont-ils réussi cela, ou n'ont-ils «réussi» qu'à reporter le problème? L'amélioration des conditions culturelles, par le développement de la scolarisation peut-être, ou des conditions matérielles des populations, seraient-elles d'une utilité dans l'adoucissement des mœurs? L'histoire est-elle plus forte que les individus, même d'exception? La guerre est-elle une fatalité? Comment estimer les rôles joués par les puissances?

(On pourra utiliser aussi, hormis les manuels en usage: RICHARD Guy, *L'histoire inhumaine*, Paris Plon 1992. La dernière synthèse sur l'histoire de la guerre, du paléolithique au XX^e s.).

- **Expression personnelle.** Les élèves peuvent rédiger un texte où ils mettraient en scène leur propre famille impliquée dans un conflit armé. Ils peuvent aussi s'exprimer sur ce qu'ils ressentiraient à l'idée... ou à la vue de leurs proches blessés, morts,

torturés... Ramenés à la dimension d'un environnement affectif personnel, les effets de la guerre prennent leur véritable visage.

Il faudra veiller à dissocier les objectifs cognitifs qui visent à développer une compétence d'analyse (de critique historique), chez les élèves, en même temps que leur connaissance de la situation historique analysée (objectifs qui peuvent éventuellement faire l'objet d'une évaluation critériée, formative ou sommative), des objectifs affectifs qui devraient favoriser l'expression des sentiments personnels et développer la compréhension mutuelle, la tolérance, au-delà des préjugés nationalistes, sociaux ou culturels.

Pour les deux types d'objectifs, dissocier le structurel du conjoncturel, l'inconscient du conscient, la fatalité de la volonté, constitue le coeur de l'approche historique. C'est à ce difficile et complexe travail d'enquête⁶, à conduire avec les moyens appropriés aux séquences longues, donc avec parcimonie dans la densité des programmes scolaires,⁷ qu'il faut initier les élèves du secondaire,⁸ un travail de mise à plat des degrés de circonstances et de responsabilités. Cela revient à **rechercher, dans les niveaux de mémoire et du temps, la nature de la guerre, en prenant celle de Bosnie à témoin.**

Il y a donc nécessité d'affronter le déroulement de la guerre, sans détour, sans se mentir, d'allier réalisme descriptif de l'horreur et explications, ou tentatives d'explications, rationnelles. Le viol d'une fillette de sept ans par deux hommes masqués, en présence de sa famille, n'a rien de commun avec les chronologies déshumanisées ou les froides statistiques, certes nécessaires, que proposent les «états du monde».

Pierre-Philippe Bugnard / Sciences de l'éducation / Didactique de l'histoire / 1995

6 *Histoire* vient d'un mot grec qui signifie «récit d'une enquête».

7 Traiter un thème aussi crucial pour la compréhension des ressorts humains et de l'histoire, dans une perspective socio-constructiviste (favorisant l'émergence de représentations individuelles, les confrontant dans la classe et aux concepts disciplinaires), réclame sans doute un ensemble cohérent de leçons.

8 Des élèves en pleine possession des capacités ouvrant aux opérations formelles (le raisonnement sur les concepts, le jugement de valeur, la pensée hypothético-déductive...), au secondaire supérieur, et dont l'exercice accélérera l'acquisition, au secondaire inférieur.